

de la nécessité de rendre un hommage extérieur à la Divinité ; et l'homme qui s'était fait une religion de verser son sang pour son roi, refusant le plus simple hommage au Roi des rois. Oh ! quelle douleur pour Isabelle ! Cependant elle espère, elle espère parce qu'elle prie, et la prière, elle le sait à présent, est une flamme ardente qui monte vers le ciel et en fait descendre le repentir, le pardon et l'amour.

Un événement terrible vint suspendre les travaux d'Isabelle. On était dans l'année du choléra, de douloureuse mémoire, et Mouville venait d'être atteint par le fléau ; déjà des paysans avaient succombé en trois jours. Le général, qui avait vu la mort tant de fois sans pâlir, et qui l'affrontait avec tant d'intrépidité et de sang-froid dans une bataille, s'épouvanta à la pensée de mourir de la peste. Là, il n'y avait ni gloire ni courage, et la mort dépouillée de tout ce brillant cortège, lui faisait horreur. Il mit en usage tous les moyens connus, frictions, fumigations, séparation d'avec les malades, et cependant son jardinier fut frappé et mourut. "C'est incroyable ! disait le général, les préservatifs que j'emploie sont pourtant bons.—Mon père, il en est un meilleur.—Lequel ?—La prière.—Bah ! tu crois que Dieu s'occupe de nous au point de nous préserver d'un mal qui tombe au hasard sur tel ou tel.—Oni, je le crois.—Allez donc !—Vous ne douteriez pas du pouvoir que la prière a sur le cœur de Dieu, si vous l'aviez essayé.—Eh ! tente ce moyen ; s'il réussit à conjurer le fléau, je me fais dévot à l'instant même."

Un sourire d'espérance brilla sur la figure d'Isabelle, et aussitôt que son père se fut endormi, après son dîner, selon sa coutume, elle courut au village, supplia le curé de commencer des prières publiques pour demander la cessation de la maladie. Le curé avait pensé le jour même à dire les prières des quarante heures.

Ses paroissiens en étaient prévenus, et c'était à sept heures qu'on devait se rendre à l'église. Tout le monde fut exact au rendez-vous : il n'est pas d'incrédule à la vue de la mort, et l'impie, quand il est livré aux tortures de la souffrance, s'écrie instinctivement : O mon Dieu ! La plus affreuse consternation régnait dans le village. On y comptait le soir même treize malades, dont cinq agonisants ; aussi les sanglots de tant de pères, mères, épouses désolées faisaient retentir les voûtes de l'église, et priaient plus que les paroles. Qui n'eût été ému en voyant ces gens de la campagne, ces ignorants, lever les yeux au ciel, tendre leurs mains suppliantes vers Dieu, et crier du fond de l'âme : *Ayez pitié de nous ! Voilà, voilà la*

vraie prière, c'est celle qui part d'un cœur pénétré, qui place sur nos lèvres des paroles pleines d'amour, de consolation et d'espérance. Eh ! Qu'avons-nous besoin de discours arrangés pour toucher notre bon Dieu ?... Notre désordre, notre ardeur, notre confiance, notre persévérance, voilà ce qui arrache au Seigneur la promesse du pardon. Personne ne mourut dans la nuit qui suivit les prières du soir, et le lendemain on conçut quelque espoir de sauver les malades. Les pieux exercices recommencèrent à l'heure dite, et Isabelle, ayant pu s'échapper, se mêla dans la foule. Elle ne s'y distinguait que par sa ferveur angélique ; à genoux sur la pierre arrosée de ses larmes, elle conjurait le Seigneur de faire grâce à son peuple, et de guérir l'âme de son père, en guérissant les pauvres cholériques.

On venait de finir le *Miserere*, lorsqu'une femme s'élança dans l'église en poussant des cris de désespoir. "Où est elle, où est mademoiselle Isabelle ? Ah ! la voilà...." Et cette femme se jette devant Isabelle, en s'écriant : "Ange du paradis, priez pour mon enfant : il se meurt ; priez, priez ! Vous êtes une sainte, vous, Dieu vous exaucera..... Isabelle cherchait à s'arracher des mains de cette femme, à lui imposer silence : tout fut inutile. Pour faire cesser le scandale, elle se décida à sortir de l'église, entraînant Madeleine avec elle. Lorsqu'elle fut dehors, elle lui dit, "Que me voulez-vous ?

"Ce que je vous veux ?.....eh ! je vous l'ai dit, c'est que vous priiez pour mon pauvre Julien. Son père le garde ; priez, priez vite.

—Que ne priez-vous vous-même ?

—Est-ce que je suis une sainte, moi ! à la bonne heure, vous. Vite, mademoiselle, vite à genoux !..... Hélas ! le cher petit rend peut-être l'âme en ce moment..... Ah ! priez, priez !"

Isabelle attendrie, subjuguée par ce désespoir de mère, auquel nul autre n'est comparable, pria avec ferveur, avec humilité, avec larmes ; et Madeleine suivait tous les mouvements de sa chère avocate, et semblait dévorer toutes les paroles qui, sans bruit, entraient dans les lèvres d'Isabelle. Tout-à-coup les pleurs de Madeleine s'arrêtent ; elle s'écrie : *Il est sauvé, Dieu me le dit !* La pauvre mère, folle de joie, vole chez elle, et à peine a-t-elle ouvert la porte, qu'elle voit l'enfant assis sur son lit, mangeant une pomme qu'il a demandée à son père. S'écrier hors d'elle-même : *Je le savais bien, moi !* prendre l'enfant dans ses bras, voler à l'église, tomber aux pieds d'Isabelle qui en sortait avec tout le monde, fut l'affaire d'une minute pour Madeleine, "Le voilà, le voilà ! il est ressuscité !..... O mademoiselle, embrassez mon Julien : c'est votre enfant plus que le mien :